

Sabine Meier

Conférence lors de l'exposition *Altérités*,
Contretype, centre photographique, Bruxelles
2019

Me voyant d'où il me voit

Entre 2000 et 2006, j'ai produit une série de 32 autoportraits photographiques.

Le premier autoportrait, *Me voyant d'où il me voit* (reconstitution) - Marseille - 9m15, s'inscrivait dans un travail antérieur -des systèmes conceptuels clos sur eux-mêmes. Ça me plaisait beaucoup cette idée d'une machine photographique autarcique, voire un peu autiste, dans laquelle j'aurais été un rouage au même titre que la boîte noire, la pellicule ou le cordon. Non pas un photographe ou un modèle, mais un opérateur, celui qui opère la saisie en déclenchant l'appareil.

Rien ne me prédestinait à faire des autoportraits : en tant que personne, je ne m'intéresse pas beaucoup et photographe des humains -fut-ce moi-même- me tétanisait.

L'histoire de ce premier autoportrait est la matrice de tous les autres -d'ailleurs son titre devient récurrent par la suite.

Pour cette première photographie « habitée », j'avais procédé à une reconstitution ; celle d'un événement dont j'avais été l'un des protagonistes quelques treize années auparavant.

Je m'étais placée à l'endroit où je m'étais alors trouvée et j'avais posé l'appareil photographique là où se trouvait l'autre de l'histoire.

Par chance, la distance entre les deux était d'environ 9m -un signe-, ce qui me permettait d'utiliser un cordon déclencheur souple -qu'on voit très bien sur la photographie, quand on me voit, moi, très mal.

Le cordon est finalement devenu le personnage principal de l'image. Sans lui, rien n'advient, et tout se perd dans l'espace de la représentation. Il indique et concrétise matériellement le lien de deux protagonistes : celui qui voit et celui qui est vu.

Il scelle 2 espaces / temps incompatibles : le champ de l'image, et le contre champ, dans lequel se trouvait l'autre, longtemps avant la prise de vue.

Lors de cette prise de vue, l'appareil photographique s'est instauré comme "l'autre" de l'image, devenu celui qui me voit d'où il est, fusse-t-il absent. Le cordon est le véritable sujet des autoportraits, parce qu'il est l'image d'une relation.

L'autoportrait est une adresse à l'autre, mais emprunt d'une grande mélancolie, parce que l'autre toujours manque, décalé dans l'espace et le temps. L'autre comme modèle, comme témoin, comme spectateur, comme objet du désir de faire image, l'autre comme soi-même.

Enfant, mon père m'amenait au Louvre. Devant certains tableaux j'étais médusée par le fait qu'un homme, qui n'était plus de ce monde depuis longtemps, se trouve là dans sa peinture, bien présent, me faisant face. Par la peinture, comme un long tunnel traversant le temps et l'espace, pour quelques instants, nous étions en présence l'un de l'autre.

J'ai eu la possibilité de voir ce que l'autre avait vu. De me placer où je ne pouvais être. Non seulement dans la diégèse de l'image, mais hors d'elle, devant son spectacle. D'où le titre Me voyant d'où il me voit (reconstitution) – Marseille – 9m15.

Le présent du titre fait de « il » non seulement celui qui vit alors, mais celui qui voit maintenant.

Me replaçant en différé, là où ça a eu lieu, par le biais d'une reconstitution tardive, comme celle d'un crime dont on ne pourrait résoudre l'énigme que par la vue, qu'est-ce qui alors, me devenait visible ?

Me voyant voir : j'y étais ; au centre de la machine à représenter, et non seulement ça : j'en devenais un rouage.

Il ne s'agissait plus ici de mon identité, de qui j'étais –quelle importance ? - mais du lieu dans lequel j'avais réussi à me placer : de l'autre côté du miroir. Là, je devenais ce en quoi chacun pouvait se projeter.

Et de fait, on me parlait de ces autoportraits comme de figures, que mes interlocuteurs s'approprièrent comme leur.

Ce que visite l'autoportrait, ce sont les lieux d'une possible rencontre avec soi-même ; pas moi, soi.

L'autoportrait n'est pas un portrait parce qu'il n'est pas une image de soi comme un autre –ce qui serait moi. C'est une question de grammaire : dire je c'est le dire relativement à nous. Je me définis comme le singulier de nous, et non pas en soi. Soi ne pose pas la question de qui (ma singularité), ni de ma place relativement aux autres (je / nous).

Soi aurait à voir avec l'Etre, qui lui n'est pas localisable.

Conjuguer le verbe être, me semble un non-sens, parce qu'il ne peut être ni temporisé, ni personnalisé.

D'ailleurs, on dit rarement « je suis », on dit « je suis ceci ou cela, comme ci ou comme ça, celle-ci ou celui-là ». On l'utilise plus comme conjonction entre un sujet et un complément, ou comme auxiliaire que comme verbe. On n'est pas très à l'aise avec : ce n'est pas un verbe qui agit.

De manière tout à fait inattendue, il y a dans les autoportraits photographiques, une traversée du miroir temporel. D'un pur présent de la saisie, se décolle lentement un autre temps, comme un présent transcendé, qui serait le temps de l'Être.

Forcément, concernant les autoportraits, on me parle souvent de narcissisme.

Si l'on considère le narcissisme, non pas au sens commun, - une vue complaisante de soi-même, autosatisfaite, à présenter devant soi-, mais comme un regard pétrifiant où l'on ne se connaît plus, alors je suis d'accord.

Le drame de Narcisse n'est pas de s'être admiré lui-même - ce qui serait un péché d'orgueil, puni d'une condamnation morale- mais d'être dans l'ignorance de lui-même. C'est de ne pas se reconnaître dont Narcisse est jugé coupable.

Il y a pour toute représentation, la nécessité d'un tiers. De celui qui sera le témoin, qui atteste. Dans toute transaction qu'on veut pérenne, il a celui qui note, le notaire.

Représenter, on pourrait dire que c'est mettre à distance, hors de portée.

Or, dans le cas de l'autoportrait, il ne peut être question d'un troisième, parce que le circuit fermé alors se doublerait, comme en un miroir.

Si Narcisse avait entendu Echo, jamais il n'aurait pris son image pour celle d'un autre. Finalement, quand on fait de la photographie, mieux vaut être accompagné.

C'est très édifiant cette histoire de Narcisse quand on la creuse un peu et qu'on considère notre propre rapport au miroir, étrange objet qui fait de notre visage celui d'un autre, inversé mais visible enfin.

Mon visage est ce que je porte devant moi, qui se présente, se donne à voir en premier lieu, sans que moi, je puisse le voir. Le champ de mon visage m'est inconnaissable et pourtant c'est le lieu de mon portrait, de ma rencontre avec l'autre. Serait-ce à dire alors, que là où je me présente, je ne me connais pas ?

Et juste en amont de mon visage, il y a quoi ? C'est quoi mon visage depuis là d'où je vois ? C'est un visage défait, un chaos informe, irréprésentable et imprésentable, littéralement inenvisageable. Nous le savons tous, qui chaque matin reconstituons patiemment l'image que nous pourrions enfin reconnaître et présenter, nous qui nous faisons et défaisons sans cesse.

C'est de cet inconnaissable-là que procède l'autoportrait. Ce qu'il ne cesse de dire, c'est qu'il n'est pas d'image qui puisse me restituer, aussi honnête, livrée et dévoilée puisse-t-elle être. L'honnêteté ne paie pas en art. Le mérite, le devoir ou la morale n'y sont d'aucun secours.